

LILLVSION
COMIQUE
COMEDIE



À PARIS,
Chez FRANÇOIS TARGA, au
premier pilier de la grand'Salle du Palais,
deuant la Chapelle, au Soleil d'or.

M. DC. XXXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROT.

APTAR

CYCLE CORNEILLE



L'ILLUSION COMIQUE

Samedi 21 octobre 2023

10h – 12h30

Ce cercle de lecture est dédié à Dominique BERNARD



Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Invités du cercle de lecture : Brigitte JAQUES, metteuse en scène
François REGNAULT, dramaturge.

Dossier préparé par Françoise GOMEZ, pdte de l'Académie Populaire du Théâtre et des Arts du Récit (APTAR), et François REGNAULT pour les articles complémentaires.

Edition utilisée : Corneille, *L'Illusion comique*, texte de 1639, suivi d'un dossier : *Dramaturgies de l'illusion*, coll. sous la dir. de Joseph Danan, Presses des Universités de Rouen et du Havre (PURH) 2006, pour la reprise de la pièce par Alain BÉZU au Théâtre des 2 Rives-CDN Haute-Normandie.

Site de référence : [Mouvement Corneille](#).

À Mademoiselle M. F. D. R.

Mademoiselle,

Voici un étrange monstre que je vous dédie. Le premier acte n'est qu'un prologue; les trois suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie; et tout cela, cousu ensemble, fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre et extravagante tant qu'on voudra, elle est nouvelle; et souvent la grâce de la nouveauté, parmi nos Français, n'est pas un petit degré de bonté. Son succès ne m'a point fait de honte sur le théâtre, et j'ose dire que la représentation de cette pièce capricieuse ne vous a point déplu, puisque vous m'avez commandé de vous en adresser l'épître quand elle irait sous la presse. Je suis au désespoir de vous la présenter en si mauvais état, qu'elle en est méconnaissable: la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguise, ou pour mieux dire, la change entièrement. C'est l'effet de mon absence de Paris, d'où mes affaires m'ont rappelé sur le point qu'il l'imprimait, et m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à sa discrétion. Je vous conjure de ne la lire point que vous n'ayez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué ensuite de cette épître. Ce n'est pas que j'y aie employé toutes les fautes qui s'y sont coulées; le nombre en est si grand qu'il eût épouvanté le lecteur: j'ai seulement choisi celles qui peuvent apporter quelque corruption notable au sens, et qu'on ne peut pas deviner aisément. Pour les autres, qui ne sont que contre la rime, ou l'orthographe, ou la ponctuation, j'ai cru que le lecteur judicieux y suppléerait sans beaucoup de difficulté, et qu'ainsi il n'était pas besoin d'en charger cette première feuille. Cela m'apprendra à ne hasarder plus de pièces à l'impression durant mon absence. Ayez assez de bonté pour ne dédaigner pas celle-ci, toute déchirée qu'elle est; et vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute ma vie,

Mademoiselle, Le plus fidèle et le plus passionné de vos serviteurs,
CORNEILLE, 1639

EXAMEN

(édition de 1660, dans les *Œuvres complètes*)

Je dirai peu de chose de cette pièce: **c'est une galanterie extravagante qui a tant d'irrégularités, qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier acte ne semble qu'un prologue; les trois suivants forment une pièce, que je ne sais comment nommer: le succès en est tragique;Adraste y est tué, et Clindor en péril de mort; mais le style et les personnages sont entièrement de la comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, et dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes: c'est un capitaine qui soutient assez son caractère de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque langue que ce soit, qui s'en acquittent mieux.** L'action n'y est pas complète, puisqu'on ne sait, à la fin du quatrième acte qui la termine, ce que deviennent les principaux acteurs, et qu'ils se dérobent plutôt au péril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote et que j'ai tâché d'expliquer. Clindor et Isabelle, étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur, et semble en être la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention, mais c'est un trait d'art pour mieux abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde, et rendre son retour de la douleur à la joie plus surprenant et plus agréable. Tout cela cousu ensemble fait une comédie dont l'action n'a pour durée que celle de sa représentation, mais sur quoi il ne serait pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hasardent qu'une fois; et quand l'original aurait passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le style semble assez proportionné aux matières, si ce n'est que Lyse, en la sixième scène du troisième acte, semble s'élever un peu trop au-dessus du caractère de servante. Ces deux vers d'Horace lui serviront d'excuse, aussi bien qu'au père du *Menteur*, quand il se met en colère contre son fils au cinquième:

*Interdum tamen et vocem comaedia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.¹*

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce poème: tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, et qu'il paraît encore sur nos théâtres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, et qu'une si longue révolution en ait enseveli beaucoup sous la poussière, qui semblaient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.

¹ « Quelquefois cependant, la comédie aussi donne de la voix, Et Chremes en colère s'emporte en vociférant. » Horace, *Art poétique*, v. 93-94.

ACTEURS²

ALCANDRE, magicien.
PRIDAMANT, père de Clindor.
DORANTE, ami de Pridamant.
MATAMORE, capitaine gascon, amoureux d'Isabelle.
CLINDOR, suivant de Capitan, et amant d'Isabelle.
ADRASTE, gentilhomme, amoureux d'Isabelle.
GÉRONTE, père d'Isabelle.
ISABELLE, fille de Géronte.
LYSE.
LE GEÔLIER, de Bordeaux.
PAGE du CAPITAN.
CLINDOR, représentant Théagène, seigneur anglais.
ISABELLE, représentant Hippolyte, femme de Théagène.
LYSE, représentant Clarine, suivante d'Hippolyte.
ERASTE, écuyer de Florilame.
Troupe de domestiques d'Adraste.
Troupes de domestiques de Florilame.
La scène est en Touraine, en une campagne proche de la grotte de magicien.

Interprètes, par ordre d'entrée en scène dans la mise en scène de Brigitte Jaques en 2004

PRIDAMANT, père de Clindor	Armen GODEL
DORANTE, ami de Pridamant	Pascal BEKKAR
ALCANDRE, Magicien	François REGNAULT
CLINDOR, suivant du Capitan et amant d'Isabelle	Bertrand SUAREZ-PAZOS
MATAMORE, Capitan gascon, amoureux d'Isabelle	François NADIN
ADRASTE, Gentilhomme amoureux d'Isabelle	Pascal BEKKAR
ISABELLE, fille de Géronte	Céline BOLOMEY
LYSE, servante d'Isabelle	Dominique GUBSER
GÉRONTE, père d'Isabelle	Daniel WOLF
GEÔLIER de Bordeaux	Daniel WOLF
THÉAGÈNE [CLINDOR]	Bertrand SUAREZ-PAZOS
HIPPOLYTE [ISABELLE]	Céline BOLOMEY
ROSINE [LYSE]	Dominique GUBSER
ERASTE	Pascal BEKKAR
Voix du PAGE	Dominique GUBSER

² *Synonyme de personnages, en langue classique.*

SÉRIE D'EXTRAITS N°1

Pour 11 voix

ACTE I SCÈNE PREMIÈRE

Pridamant, Dorante.

DORANTE.

Voix 1

Ce mage, qui d'un mot renverse la nature,
N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.
La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
5 De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres.
N'avancez pas : son art au pied de ce rocher
A mis de quoi punir qui s'en ose approcher ;
Et cette large bouche est un mur invisible,
10 Où l'air en sa faveur devient inaccessible,
Et lui fait un rempart, dont les funestes bords
Sur un peu de poussière étalent mille morts.
Jaloux de son repos plus que de sa défense,
Il perd qui l'importune, ainsi que qui l'offense ;
15 Malgré l'empressement d'un curieux désir,
Il faut, pour lui parler, attendre son loisir :
(...) Ne traitez pas Alcandre en homme du commun ;
Ce qu'il sait en son art n'est connu de pas un.
Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre,
50 Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre ;
Que de l'air, qu'il mutine en mille tourbillons,
Contre ses ennemis il fait des bataillons ;
Que de ses mots savants les forces inconnues
Transportent les rochers, font descendre les nues,
55 Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils ;
Vous n'avez pas besoin de miracles pareils :
Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,
Qu'il connaît l'avenir et les choses passées ;
Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers,
60 Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.
Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvais le croire :
Mais sitôt qu'il me vit, il me dit mon histoire ;
Et je fus étonné d'entendre le discours
Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

Voix 2

PRIDAMANT.
65 Vous m'en dites beaucoup.

Voix 3 etc.

DORANTE.

J'en ai vu davantage.

Voix 2 etc.

PRIDAMANT.
Vous essayez en vain de me donner courage ;
Mes soins et mes travaux verront, sans aucun fruit,
Clorre mes tristes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ai quitté le séjour de Bretagne
70 Pour venir faire ici le noble de campagne,
Et que deux ans d'amour, par une heureuse fin,
M'ont acquis Sylvérie et ce château voisin,
De pas un, que je sache, il n'a déçu l'attente :
Quiconque le consulte en sort l'âme contente.
75 Croyez-moi, son secours n'est pas à négliger :
D'ailleurs il est ravi quand il peut m'obliger,
Et j'ose me vanter qu'un peu de mes prières
Vous obtiendra de lui des faveurs singulières.

PRIDAMANT.

Le sort m'est trop cruel pour devenir si doux.

DORANTE.

80 Espérez mieux : il sort, et s'avance vers nous.

SCÈNE II.

Alcandre, Pridamant, Dorante.

DORANTE.

Grand démon du savoir, de qui les doctes veilles
90 Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,
À qui rien n'est secret dans nos intentions,
Et qui vois, sans nous voir, toutes nos actions :
Si de ton art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur se rendit secourable,
95 De ce père affligé soulage les douleurs ;
Une vieille amitié prend part en ses malheurs.
Rennes ainsi qu'à moi lui donna la naissance,
Et presque entre ses bras j'ai passé mon enfance ;
Là son fils, pareil d'âge et de condition,

Voix 4

100 S'unissant avec moi d'étroite affection...

ALCANDRE.

Voix 5 etc.

Dorante, c'est assez, je sais ce qui l'amène :

Ce fils est aujourd'hui le sujet de sa peine.

Vieillard, n'est-il pas vrai que son éloignement

Par un juste remords te gêne incessamment ?

105 Qu'une obstination à te montrer sévère

L'a banni de ta vue, et cause ta misère ?

Qu'en vain, au repentir de ta sévérité,

Tu cherches en tous lieux ce fils si maltraité ?

PRIDAMANT.

Voix 6 etc.

Oracle de nos jours, qui connais toutes choses,

110 En vain de ma douleur je cacherais les causes ;

Tu sais trop quelle fut mon injuste rigueur,

Et vois trop clairement les secrets de mon coeur.

Il est vrai, j'ai failli ; mais pour mes injustices

Tant de travaux en vain sont d'assez grands supplices :

115 Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisants,

Rends-moi l'unique appui de mes débiles ans.

Je le tiendrai rendu si j'en ai des nouvelles ;

L'amour pour le trouver me fournira des ailes.

Où fait-il sa retraite ? En quels lieux dois-je aller ?

120 Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'espérer : vous saurez par mes charmes

Ce que le ciel vengeur refusait à vos larmes.

Vous reverrez ce fils plein de vie et d'honneur :

De son bannissement il tire son bonheur.

125 C'est peu de vous le dire : en faveur de Dorante

Je vous veux faire voir sa fortune éclatante.

Les novices de l'art, avec tous leurs encens,

Et leurs mots inconnus, qu'ils feignent tout-puissants,

Leurs herbes, leurs parfums et leurs cérémonies,

130 Apportent au métier des longueurs infinies,

Pipeur : filou qui trompe au jeu, qui

joue de mauvaise foi. [F] Qui ne sont, après tout, qu'un mystère pipeur

Pour se faire valoir et pour vous faire peur :

Ma baguette à la main, j'en ferai davantage.

Il donne un coup de baguette, et on tire un rideau derrière lequel

sont en parade les plus beaux habits des comédiens.

Jugez de votre fils par un tel équipage :

135 Eh bien ! Celui d'un prince a-t-il plus de splendeur ?
Et pouvez-vous encore douter de sa grandeur ?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flattez les tendresses ;
Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses,
Et sa condition ne saurait consentir
140 Que d'une telle pompe il s'ose revêtir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur destin sa fortune rangée,
Et sa condition avec le temps changée,
Personne maintenant n'a de quoi murmurer
Qu'en public de la sorte il aime à se parer.

PRIDAMANT.

145 À cet espoir si doux j'abandonne mon âme ;
Mais parmi ces habits je vois ceux d'une femme :
Serait-il marié ?

ALCANDRE.

Je vais de ses amours
Et de tous ses hasards vous faire le discours.
Toutefois, si votre âme était assez hardie,
150 Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,
Et tous ses accidents devant vous exprimés
Par des spectres pareils à des corps animés :
Il ne leur manquera ni geste ni parole.

PRIDAMANT.

Ne me soupçonnez point d'une crainte frivole :
155 Le portrait de celui que je cherche en tous lieux
Pourrait-il par sa vue épouvanter mes yeux ?

ALCANDRE, à Dorante

Voix 4 (toujours)

Mon cavalier, de grâce, il faut faire retraite,
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrète.

PRIDAMANT.

Pour un si bon ami je n'ai point de secrets.

DORANTE.

160 Il nous faut sans réplique accepter ses arrêts ;

Je vous attends chez moi.
ALCANDRE.

Ce soir, si bon lui semble.
Il vous apprendra tout quand vous serez ensemble.

SCÈNE III.
Alcandre, Pridamant.

ALCANDRE. Voix 7

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur ;
Toutes ses actions ne vous font pas honneur,
165 Et je serais marri d'exposer sa misère
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un père.
Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
À peine lui dura du soir jusqu'au matin ;
Et pour gagner Paris, il vendit par la plaine
170 Des brevets à chasser la fièvre et la migraine,
Dit la bonne aventure, et s'y rendit ainsi.
Là, comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.
Dedans Saint-Innocent il se fit secrétaire ;
Après, montant d'état, il fut cleric d'un notaire.
175 Ennuyé de la plume, il la quitta soudain,
Et fit danser un singe au faubourg Saint-Germain.
Il se mit sur la rime, et l'essai de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.
Son style prit après de plus beaux ornements ;
180 Il se hasarda même à faire des romans,
Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume.
Depuis, il trafiqua de chapelets de baume,
Vendit du mithridate³ en maître opérateur
Revint dans le Palais et fut solliciteur.
185 Enfin, jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavèdre, et Gusman, ne prirent tant de formes :
C'était là pour Dorante un honnête entretien !

Voix 8

PRIDAMANT.

Que je vous suis tenu de ce qu'il n'en sait rien !

Voix 9 etc.

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte,
190 Dont le peu de longueur épargne votre honte.

Voix 10

³ Mithridate : antidote ou contre-poison, « qui sert de remède ou de préservatif contre les poisons, où il entre plusieurs drogues, comme opium, vipères, scilles, agaric, stincs etc. » [Furetière]du nom du personnage historique adonné à ces substances.

Las de tant de métiers sans honneur et sans fruit,
Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit ;
Et là, comme il pensait au choix d'un exercice,
Un brave du pays l'a pris à son service.
195 Ce guerrier amoureux en a fait son agent :
Cette commission l'a remeublé d'argent ;
Il sait avec adresse, en portant les paroles,
De la vaillante dupe attraper les pistoles ;
Même de son agent il s'est fait son rival,
200 Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.
Lorsque de ses amours vous aurez vu l'histoire,
Je vous le veux montrer plein d'éclat et de gloire,
Et la même action qu'il pratique aujourd'hui.

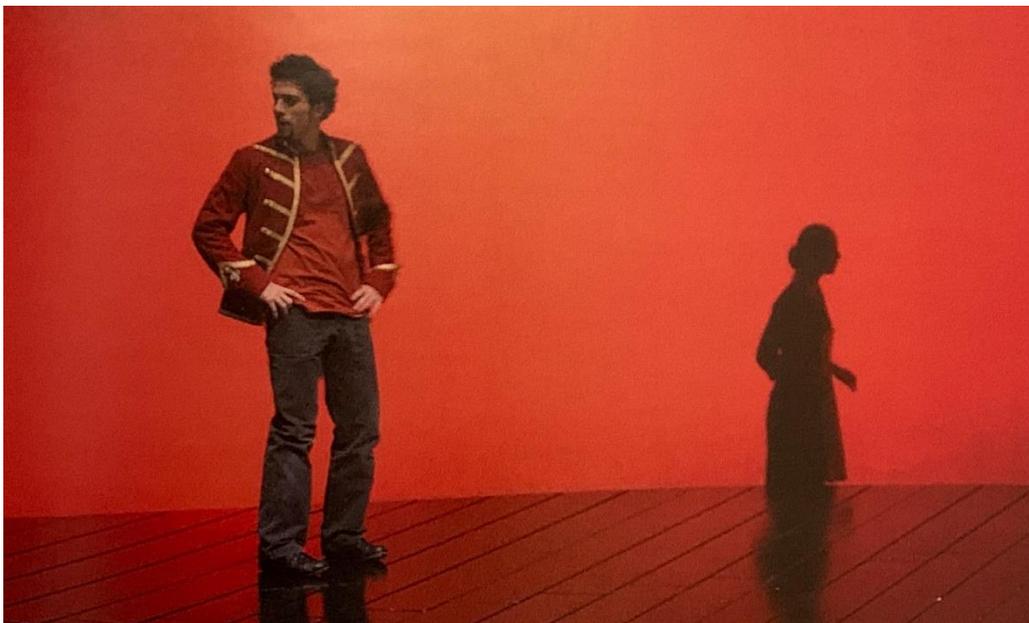
PRIDAMANT.

Que déjà cet espoir soulage mon ennui !

ALCANDRE.

205 Il a caché son nom en battant la campagne,
Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne :
C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer.
Voyez tout sans rien dire et sans vous alarmer.
Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience ;
210 N'en concevez pourtant aucune défiance (...).

Voix 11



SÉRIE D'EXTRAITS N°2

Pour 12 voix

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Alcandre, Pridamant.

ALCANDRE.

215 Quoi qui s'offre à nos yeux, n'en ayez point d'effroi ;
De ma grotte surtout ne sortez qu'après moi :
Sinon, vous êtes mort. Voyez déjà paraître
Sous deux fantômes vains votre fils et son maître.

Voix 1 etc.

PRIDAMANT.

Ô dieux ! Je sens mon âme après lui s'envoler.

Voix 2 etc.

ALCANDRE.

220 Faites-lui du silence, et l'écoutez parler.

SCÈNE II.

Matamore, Clindor.

CLINDOR.

Quoi ! Monsieur, vous rêvez ! Et cette âme hautaine,
Après tant de beaux faits, semble être encore en peine !
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers,
Et vous faut-il encore quelques nouveaux lauriers ?

Voix 3 etc.

MATAMORE.

225 Il est vrai que je rêve, et ne saurais résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophi de Perse, ou bien du grand Mogor.

Voix 4 etc.

CLINDOR.

Eh ! De grâce, monsieur, laissez-les vivre encore :
Qu'ajouterait leur perte à votre renommée ?
230 D'ailleurs quand auriez-vous rassemblé votre armée ?

MATAMORE.

Mon armée ? Ah, poltron ! Ah, traître ! Pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort ?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, et gagne les batailles.
235 Mon courage invaincu contre les empereurs

N'arme que la moitié de ses moindres fureurs (...).

CLINDOR.

Voix 3 (toujours) etc.

Ô dieux ! En un moment que tout vous est possible !
Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible,
255 Et ne crois point d'objet si ferme en sa rigueur,
Qu'il puisse constamment vous refuser son cœur.

MATAMORE.

Voix 5 etc.

Je te le dis encore, ne sois plus en alarme :
Quand je veux, j'épouvante ; et quand je veux, je charme ;
Et, selon qu'il me plaît, je remplis tour à tour
260 Les hommes de terreur, et les femmes d'amour.
Contemple, mon ami, contemple ce visage :
Tu vois un abrégé de toutes les vertus.
320 D'un monde d'ennemis sous mes pieds abattus,
Dont la race est périe, et la terre déserte,
Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte.
Tous ceux qui font hommage à mes perfections
Conservent leurs états par leurs submissions.
325 En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,
Je ne leur rase point de château ni de ville :
Je les souffre régner, mais chez les Africains,
Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit les pays pour punir leurs monarques,
330 Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques :
Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

CLINDOR.

Revenons à l'amour : voici votre maîtresse.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

CLINDOR.

335 Où vous retirez-vous ?

MATAMORE.

Ce fat n'est pas vaillant ;
Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.
Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,
Il serait assez vain pour me faire querelle.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

CLINDOR.

Ce serait bien courir lui-même à son malheur.

MATAMORE.

340 Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point ma valeur.

CLINDOR.

Cessez d'être charmant, et faites-vous terrible.

MATAMORE. Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible :

Je ne saurais me faire effroyable à demi,

Je tuerais ma maîtresse avec mon ennemi.

345 Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.

CLINDOR.

Comme votre valeur, votre prudence est rare.

(...)

SCÈNE IV

SCÈNE IV. Matamore, Isabelle, Clindor, un Page.

(...)

LE PAGE. Monsieur...

Voix 1

MATAMORE. Que veux-tu, page ?

LE PAGE.

Un courrier vous demande.

Voix 1

MATAMORE.

D'où vient-il ?

LE PAGE.

De la part de la reine d'Islande.

Voix 1

MATAMORE.

Voix 6 etc.

Ciel ! Qui sais comme quoi j'en suis persécuté,

Un peu plus de repos avec moins de beauté !

465 Fais qu'un si long mépris enfin la désabuse !

CLINDOR à Isabelle.

Voix 7 etc.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

Voix 8 etc.

CLINDOR.

Il vous le disait bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier : non, je n'en ferai rien !
Et quoi qu'un fol espoir ose encore lui promettre,
470 Je lui vais envoyer sa mort dans une lettre.
Trouvez-le bon, ma reine, et souffrez cependant
Une heure d'entretien de ce cher confident,
Qui, comme de ma vie il sait toute l'histoire,
Vous fera voir sur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

475 Tardez encore moins, et par ce prompt retour
Je jugerai quelle est envers moi votre amour.

SCÈNE V
Clindor, Isabelle.

(...)

ISABELLE.

Ce message me plaît bien plus qu'il ne lui semble :
Il me défait d'un fou pour nous laisser ensemble.

Voix 8 (toujours)

CLINDOR.

Ce discours favorable enhardira mes feux
À bien user d'un temps si propice à mes vœux.

Voix 7 (toujours)

ISABELLE.

485 Que m'allez-vous conter ?

CLINDOR.

Que j'adore Isabelle,
Que je n'ai plus de cœur ni d'âme que pour elle,
Que ma vie...

ISABELLE.

Épargnez ces propos superflus.
Je les sais, je les crois : que voulez-vous de plus ?

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadème ;
490 Je dédaigne un rival : en un mot, je vous aime.
C'est aux commencements des faibles passions
À s'amuser encore aux protestations :
Il suffit de nous voir au point où sont les nôtres ;
Un coup d'œil vaut pour vous tous les discours des autres.

CLINDOR.

495 Dieux ! Qui l'eût jamais cru, que mon sort rigoureux
Se rendît si facile à mon cœur amoureux !
Banni de mon pays par la rigueur d'un père,
Sans support, sans amis, accablé de misère,
Et réduit à flatter le caprice arrogant
500 Et les vaines humeurs d'un maître extravagant :
En ce piteux état ma fortune si basse
Trouve encore quelque part en votre bonne grâce ;
Et d'un rival puissant les biens et la grandeur
Obtiennent moins sur vous que ma sincère ardeur !

ISABELLE.

(...)
Je sais bien que mon père a d'autres sentiments,
Et mettra de l'obstacle à nos contentements ;
Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance
Pour écouter encore les lois de la naissance.
515 Mon père peut beaucoup, mais bien moins que ma foi :
Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite...

ISABELLE. Voici mon importun, souffrez que je l'évite.

SCÈNE VII.
Adraste, Clindor.

ADRASTE.

Que vous êtes heureux, et quel malheur me suit !
520 Ma maîtresse vous souffre, et l'ingrate me fuit.
Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie,
Sitôt que j'ai paru, mon abord l'a bannie.

Voix 9 etc.

CLINDOR.

Voix 10 etc.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Sans avoir vu vos pas s'adresser en ce lieu,
Lasse de mes discours, elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

525 Lasse de vos discours ! Votre humeur est trop bonne,
Et votre esprit trop beau pour ennuyer personne.
Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner ?

CLINDOR.

Des choses qu'aisément vous pouvez deviner :
Les amours de mon maître, ou plutôt ses sottises,
530 Ses conquêtes en l'air, ses hautes entreprises.

ADRASTE.

(...)

Pour être son valet, je vous trouve honnête homme,
Vous n'êtes point de taille à servir sans dessein
540 Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.
Quoi qu'il en soit, depuis que je vous vois chez elle,
Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle :
Ou vous servez quelque autre, ou votre qualité
Laisse dans vos projets trop de témérité.
545 Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse.
Que votre maître enfin fasse une autre maîtresse,
Ou s'il ne peut quitter un entretien si doux,
Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.

(...)

CLINDOR.

555 Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu ?

ADRASTE.

Sans réplique, de grâce, ou nous verrons beau jeu.
Allez : c'est assez dit.

CLINDOR.

Pour un léger ombrage,
C'est trop indignement traiter un bon courage.
Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur,
560 Il m'a fait le cœur ferme et sensible à l'honneur ;
Et je pourrais bien rendre un jour ce qu'on me prête.

ADRASTE.

Quoi ! Vous me menacez !

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.

D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit,
Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit.

SCÈNE VIII.

Adraste, Lyse.

ADRASTE

565 Ce bêtire insolent me fait encore bravade.

Voix 9 (toujours)

LYSE.

À ce compte, monsieur, votre esprit est malade ?

Voix 11 etc.

ADRASTE.

Malade, mon esprit ?

LYSE.

Oui, puisqu'il est jaloux

Du malheureux agent de ce prince des fous.

ADRASTE.

Je sais ce que je suis et ce qu'est Isabelle,

570 Et crains peu qu'un valet me supplante auprès d'elle.

Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennui

Le plaisir qu'elle prend à causer avec lui.

(...)

SCÈNE IX.

Lyse

LYSE.

Voix 12

L'arrogant croit déjà tenir ville gagnée,

610 Mais il sera puni de m'avoir dédaignée.

Parce qu'il est aimable, il fait le petit dieu,

Et ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu.

Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses :

Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maîtresses ;

615 Je ne suis que servante : et qu'est-il / que valet ?

Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid :

Il se dit riche et noble, et cela me fait rire :

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Si loin de son pays, qui n'en peut autant dire ?
Qu'il le soit : nous verrons ce soir, si je le tiens,
620 Danser sous le cotret⁴ sa noblesse et ses biens.

SCÈNE X.
Alcandre, Pridamant.

ALCANDRE.
Le cœur vous bat un peu.

Voix 1 (toujours)

PRIDAMANT.
Je crains cette menace.

Voix 2 (toujours)

ALCANDRE. Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrâce.

PRIDAMANT.
Elle en est méprisée, et cherche à se venger.

ALCANDRE.
Ne craignez point : l'amour la fera bien changer.



⁴ Prendre des coups de bâtons.

SÉRIE D'EXTRAITS N°3

Pour 8 voix

ACTE III

(...)

SCÈNE X. Isabelle, Matamore, Clindor.

ISABELLE.

Voix 1 etc.

Je rends grâce au ciel de ce qu'il a permis
960 Qu'à la fin, sans combat, je vous vois bons amis.

MATAMORE.

Voix 2 etc.

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur que ma flamme
Vous devait faire un jour de vous prendre pour femme ;
Pour quelque occasion j'ai changé de dessein :
Mais je vous veux donner un homme de ma main ;
965 Faites-en de l'état ; il est vaillant lui-même ;
Il commandait sous moi.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Voix 3 etc.

Mais il faut du silence à notre affection.

MATAMORE.

Je vous promets silence, et ma protection.
Avouez-vous de moi par tous les coins du monde :
970 Je suis craint à l'égal sur la terre et sur l'onde.
Allez, vivez contents sous une même loi.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéir, je lui donne ma foi.

CLINDOR.

Commandez que sa foi soit d'un baiser suivie...

MATAMORE.

Je le veux.

SCÈNE XI.

Géronte, Adraste, Matamore, Clindor, Isabelle, Lyse, troupe de domestiques.

ADRASTE.

Voix 4 etc.

Ce baiser te va coûter la vie,
975 Suborneur !

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en défaut :
Cette porte est ouverte ; allons gagner le haut.
Il entre chez Isabelle après qu'elle et Lyse y sont entrées.

CLINDOR.

Traître ! Qui te fais fort d'une troupe brigande,
Je te choisirai bien au milieu de la bande.

GÉRONTE.

Dieux ! Adraste est blessé, courez au médecin.
980 Vous autres, cependant, arrêtez l'assassin.

Voix 5 etc.

CLINDOR.

Ah, ciel ! Je cède au nombre. Adieu, chère Isabelle :
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

GÉRONTE.

C'en est fait, emportez ce corps à la maison.
Et vous, conduisez tôt ce traître à la prison.

SCÈNE XII.

Alcandre, Pridamant.

PRIDAMANT.

985 Hélas ! Mon fils est mort.

Voix 6 etc.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes !

Voix 7 etc.

PRIDAMANT.

Ne lui refusez point le secours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, et sans un tel secours
Vous le verrez bientôt heureux en ses amours.

ACTE IV
SCÈNE III

Voix 8

LYSE.

Ainsi, Clindor, je fais moi seule ton destin ;
Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre,
Et te puis, à mon choix, faire mourir ou vivre.
On me vengeait de toi par-delà mes désirs,
1140 Je n'avais de dessein que contre tes plaisirs ;
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie,
Je te veux assurer tes plaisirs et ta vie,
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renaît pour m'avertir que c'est trop me venger.
1145 J'espère aussi, Clindor, que pour reconnaissance,
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCÈNE IV.

Matamore, Isabelle, Lyse.

ISABELLE.

Voix 1 (toujours)

Quoi ! Chez nous, et de nuit !

MATAMORE.

Voix 2 (toujours)

L'autre jour...

ISABELLE.

Qu'est ceci,

"L'autre jour " ! Est-il temps que je vous trouve ici ?

LYSE.

Voix 8 (toujours)

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre ?

ISABELLE.

1150 En montant l'escalier, je l'en ai vu descendre.

MATAMORE.

L'autre jour, au défaut de mon affection,
J'assurai vos appas de ma protection.

ISABELLE.

Après ?

MATAMORE.

On vint ici faire une brouillerie ;

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Vous rentrâtes, voyant cette forfanterie,
1155 Et pour vous protéger, je vous suivis soudain.

ISABELLE.
Votre valeur prit lors un généreux dessein.
Depuis ?

MATAMORE.
Pour conserver une dame si belle,
Au plus haut du logis j'ai fait la sentinelle.

ISABELLE.
Sans sortir ?

MATAMORE.
Sans sortir.

LYSE.
C'est-à-dire, en deux mots,
1160 Qu'il s'est caché de peur dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.
De peur ?

LYSE.
Oui, vous tremblez : la vôtre est sans égale.

MATAMORE.
Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon Bucéphale.
Lorsque je la domptai, je lui fis cette loi ;
Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi.

LYSE.
1165 Votre caprice est rare à choisir des montures.

MATAMORE.
C'est pour aller plus vite aux grandes aventures.

ISABELLE.
Vous en exploitez bien. Mais changeons de discours :
Vous avez demeuré là-dedans quatre jours ?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE. Et vécu ?

MATAMORE.

De nectar, d'ambroisie.

LYSE.

1170 Je crois que cette viande aisément rassasie.

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin vous étiez descendu...

MATAMORE.

Pour faire qu'un amant en vos bras fût rendu,
Pour rompre sa prison, en fracasser les portes,
Et briser en morceaux ses chaînes les plus fortes.

LYSE.

1175 Avouez franchement que, pressé de la faim,
Vous veniez bien plutôt faire la guerre au pain.

MATAMORE. L'un et l'autre, parbleu ! Cette ambroisie est fade,

J'en eus au bout d'un jour l'estomac tout malade ;

C'est un mets délicat, et de peu de soutien,

1180 À moins que d'être un dieu l'on n'en vivrait pas bien.

Il cause mille maux, et dès l'heure qu'il entre,

Il allonge les dents et rétrécit le ventre.

LYSE.

Enfin, c'est un ragoût qui ne vous plaisait pas ?

MATAMORE.

Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,

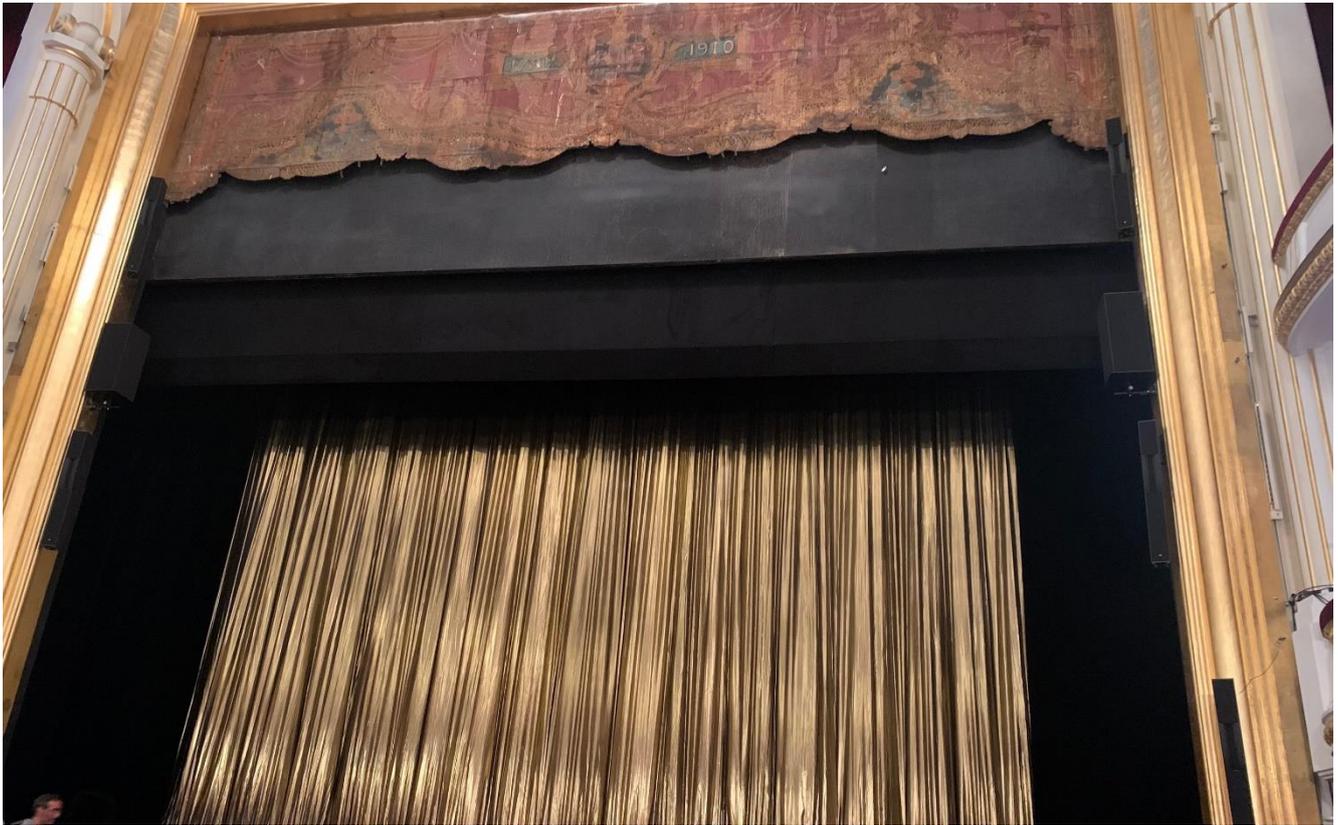
1185 Et là, m'accommodant des reliefs de cuisine,

Mêler la viande humaine avec la divine.

ISABELLE.

Vous aviez, après tout, dessein de nous voler !

(...)



SÉRIE D'EXTRAITS N°4

Pour 12 voix

ACTE IV

SCÈNE X.

Alcandre, Pridamant.

ALCANDRE.

Ne craignez plus pour eux ni périls ni disgrâces.
Beaucoup les poursuivront, mais sans trouver leurs traces.

Voix 1 etc.

PRIDAMANT.

À la fin je respire.

Voix 2 etc.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur,
1320 Deux ans les ont montés en haut degré d'honneur.
Je ne vous dirai point le cours de leurs voyages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,
Ni par quel art non plus ils se sont élevés :
Il suffit d'avoir vu comme ils se sont sauvés,

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

1325 Et que, sans vous en faire une histoire importune,
Je vous les vais montrer en leur haute fortune.
Mais puisqu'il faut passer à des effets plus beaux,
Revenons pour évoquer des fantômes nouveaux.
Ceux que vous avez vus représenter de suite
1330 À vos yeux étonnés leur amour et leur fuite,
N'étant pas destinés aux hautes fonctions,
N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.

ACTE V

SCÈNE III.

Clindor, Isabelle, Lyse

(...)

ISABELLE.

Voix 3

Je te l'ai déjà dit, que toute ta grandeur
1440 Ne fut jamais l'objet de ma sincère ardeur.
Je ne suivais que toi, quand je quittai mon père ;
Mais puisque ces grandeurs t'ont fait l'âme légère,
Laisse mon intérêt, songe à qui tu les dois.
Florilame lui seul t'a mis où tu te vois :
1445 À peine il te connut qu'il te tira de peine,
De soldat vagabond il te fit capitaine ;
Et le rare bonheur qui suivit cet emploi
Joignit à ses faveurs les faveurs de son roi.
(...) Par ses soins redoublés n'es-tu pas aujourd'hui
Un peu moindre de rang, mais plus puissant que lui ?
Il eût gagné par là l'esprit le plus farouche,
Et pour remerciement tu veux souiller sa couche !
(...) Il t'a comblé de biens, tu lui voles son âme !
Il t'a fait grand seigneur, et tu le rends infâme !
Ingrat, c'est donc ainsi que tu rends les bienfaits ?
1460 Et ta reconnaissance a produit ces effets ?

CLINDOR.

Voix 4

Mon âme (car encore ce beau nom te demeure,
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure),
Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas
Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas ?
1465 Dis que je suis ingrat, appelle-moi parjure ;
Mais à nos feux sacrés ne fais plus tant d'injure :
(...) Ce dieu qui te força d'abandonner ton père,

Ton pays et tes biens, pour suivre ma misère,
1475 Ce dieu même à présent malgré moi m'a réduit
À te faire un larcin des plaisirs d'une nuit.
À mes sens dérégés souffre cette licence.
Une pareille amour meurt dans la jouissance :
Celle dont la vertu n'est point le fondement
1480 Se détruit de soi-même, et passe en un moment ;
Mais celle qui nous joint est une amour solide,
Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside :
(...) Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
Et n'affaiblit en rien un conjugal amour.

ISABELLE.

Voix 5

(...) Pardonne, cher époux, au peu de retenue
Où d'un premier transport la chaleur est venue :
(...) Puisque mon teint se fane et ma beauté se passe,
Il est bien juste aussi que ton amour se lasse ;
Et même je croirai que ce feu passager
1500 En l'amour conjugal ne pourra rien changer :
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adresse,
En quel péril te jette une telle maîtresse.
Dissimule, déguise, et sois amant discret.
Les grands en leur amour n'ont jamais de secret ;
(...) Tôt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,
1510 Ou de sa défiance, ou de ses domestiques,
Et lors (à ce penser je frissonne d'horreur)
À quelle extrémité n'ira point sa fureur !
Puisqu'à ces passe-temps ton humeur te convie,
Cours après tes plaisirs, mais assure ta vie.
(...)

CLINDOR.

Voix 6 etc.

Encore une fois donc tu veux que je te die
Qu'auprès de mon amour je méprise ma vie ?
(...)

ISABELLE.

Voix 7

1525 Eh bien ! Cours au trépas, puisqu'il a tant de charmes,
Et néglige ta vie aussi bien que mes larmes.
Penses-tu que ce prince, après un tel forfait,
Par ta punition se tienne satisfait ?
Qui sera mon appui lorsque ta mort infâme
1530 À sa juste vengeance exposera ta femme,
Et que sur la moitié d'un perfide étranger

Une seconde fois il croira se venger ?
Non, je n'attendrai pas que ta perte certaine
Puisse attirer sur moi les restes de ta peine,
1535 Et que de mon honneur, gardé si chèrement,
Il fasse un sacrifice à son ressentiment.
Je préviendrai la honte où ton malheur me livre,
Et saurai bien mourir, si tu ne veux pas vivre.
Ce corps, dont mon amour t'a fait le possesseur,
1540 Ne craindra plus bientôt l'effort d'un ravisseur.
J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De servir au mari de ton illustre amie.
Adieu : je vais du moins, en mourant avant toi,
Diminuer ton crime et dégager ta foi.

CLINDOR.

Voix 6 (toujours)

1545 Ne meurs pas, chère épouse, et dans un second change
Vois l'effet merveilleux où ta vertu me range.
M'aimer malgré mon crime, et vouloir par ta mort
Éviter le hasard de quelque indigne effort !
Je ne sais qui je dois admirer davantage,
1550 Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage ;
Tous les deux m'ont vaincu : je reviens sous tes lois,
Et ma brutale ardeur va rendre les abois ;
C'en est fait, elle expire, et mon âme plus saine
Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaîne.
1555 Mon cœur, quand il fut pris, s'était mal défendu :
Perds-en le souvenir.

ISABELLE.

Je l'ai déjà perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux objets qui soient dessus la terre
Conspirent désormais à me faire la guerre ;
Ce cœur, inexpugnable aux assauts de leurs yeux,
1560 N'aura plus que les tiens pour maîtres et pour dieux.
Que leurs attraitis unis...

LYSE.

Voix 7

La princesse s'avance,

Madame.

CLINDOR.

Cachez-vous, et nous faites silence.
Écoute-nous, mon âme, et par notre entretien
Juge si son objet m'est plus cher que le tien.

SCÈNE IV.
Clindor, Rosine

ROSINE
Débarrassée enfin d'une importune suite,
Je remets à l'amour le soin de ma conduite,
Et, pour trouver l'auteur de ma félicité
Je prends un guide aveugle en cette obscurité.
Voici la grande allée. Il devrait être ici,
Et j'entrevois quelqu'un. Est-ce toi, mon souci ?

Voix 8 etc.

CLINDOR.
Madame, ôtez ce mot dont la feinte se joue,
Et que votre vertu dans l'âme désavoue.
C'est assez déguisé, ne dissimulez plus
L'horreur que vous avez de mes feux dissolus.
(...)

Voix 9 etc.

ROSINE
Ai-je l'esprit troublé de quelque illusion ?
Est-ce ainsi qu'un guerrier tremble à l'occasion ?
Je suis seule, et toi seul, d'où te vient cet ombrage ?
Te faut-il de ma flamme un plus grand témoignage ?
Crois que je suis sans feinte à toi jusqu'à la mort.

CLINDOR.
Je me garderai bien de vous faire ce tort ;
Une grande princesse a la vertu plus chère.
(...) Je vous aime, Madame, et mon fidèle amour
Depuis qu'on l'a vu naître a crû de jour en jour ;
Mais que ne dois-je point au prince Florilame ?
C'est lui dont le respect triomphe de ma flamme
Après que sa faveur m'a fait ce que je suis...

ROSINE
Tu t'en veux souvenir pour me combler d'ennuis.
Quoi ? Son respect peut plus que l'ardeur qui te brûle ?
L'incomparable ami, mais l'amant ridicule,
D'adorer une femme et s'en voir si chéri,

Et craindre au rendez-vous d'offenser un mari !
(...)

SCÈNE V

CLINDOR, ROSINE, ISABELLE, LYSE, ÉRASTE,
troupe de domestiques de Florilame.

ÉRASTE Voix 10
Donnons, ils sont ensemble.

ISABELLE Voix 5 (toujours)
Ô dieux, qu'ai-je entendu ?

LYSE Voix 7 (toujours)
Madame, sauvons-nous !

PRIDAMANT Voix 2 (toujours)
Hélas ! Il est perdu !

CLINDOR Voix 11 etc.
Madame, je suis mort, et votre amour fatale
Par un indigne coup aux enfers me dévale.

ROSINE Voix 8 (toujours)
Je meurs, mais je me trouve heureuse en mon trépas
Que du moins en mourant je vais suivre tes pas.
(...)

ISABELLE
Bourreaux, vous ne l'avez massacré qu'à demi,
Il vit encore en moi, soulez son ennemi !
Achevez, assassins, de m'arracher la vie :
Sa haine sans ma mort n'est pas bien assouvie.

ÉRASTE
Madame, c'est donc vous !

ISABELLE
Oui, qui cours au trépas.
(...)

SCÈNE VI
ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE

Voix 13 etc.

Ainsi de notre espoir la fortune se joue :
Tout s'élève ou s'abaisse au branle de sa roue :
Et son ordre inégal, qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

PRIDAMANT

Voix 14 etc.

Cette réflexion mal propre pour un père
Consolerait peut-être une douleur légère ;
Mais, après avoir vu mon fils assassiné,
Mes plaisirs foudroyés, mon espoir ruiné,
J'aurais d'un si grand coup l'âme bien peu blessée,
Si de pareils discours m'entraient dans la pensée.
Hélas ! dans sa misère il ne pouvait périr ;
Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir.
N'attendez pas de moi des plaintes davantage :
La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage ;
La mienne court après son déplorable sort.
Adieu ; je vais mourir, puisque mon fils est mort.

ALCANDRE

D'un juste désespoir l'effort est légitime,
Et de le détourner je croirais faire un crime.
Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain ;
Mais épargnez du moins ce coup à votre main ;
Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,
Et pour les redoubler voyez ses funérailles.

On tire un rideau et on voit tous les comédiens qui partagent leur argent.

PRIDAMANT

Que vois-je ? chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT

Je vois Clindor ! ah dieux ! quelle étrange surprise !
Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !

Quel charme en un moment étouffe leurs discords,
Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,
Leur poème récité, partagent leur pratique :
L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;
Mais la scène / préside à leur inimitié.
Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles,
Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,
Le traître et le trahi, le mort et le vivant,
Se trouvent à la fin amis comme devant.
Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,
D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite ;
Mais tombant dans les mains de la nécessité,
Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT

Mon fils comédien !

Voix 15 etc.

ALCANDRE

D'un art si difficile

Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile ;
Et, depuis sa prison, ce que vous avez vu,
Son adultère amour, son trépas imprévu,
N'est que la triste fin d'une pièce tragique
Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,
Par où ses compagnons en ce noble métier
Ravissent à Paris un peuple tout entier.
Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,
Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,
Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer
Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

François Regnault

PRIDAMANT

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'était que feinte ;
Mais je trouve partout même sujet de plainte.
Est-ce là cette gloire, et ce haut rang d'honneur
Où le devait monter l'excès de son bonheur ?

ALCANDRE

François Regnault

Cessez de vous en plaindre. À présent le théâtre
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre ;
Et ce que votre temps voyait avec mépris
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
Le divertissement le plus doux de nos princes,
Les délices du peuple, et le plaisir des grands ;
Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps ;
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
Par ses illustres soins conserver tout le monde,
Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau
De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.
Même notre grand roi, ce foudre de la guerre
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Prêter l'œil et l'oreille au Théâtre-François :
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles ;
Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles ;
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.
D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,
Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes ;
Et votre fils rencontre en un métier si doux
Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

PRIDAMANT

Je n'ose plus m'en plaindre, et vois trop de combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.
Il est vrai que d'abord mon âme s'est émue :
J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue ;
J'en ignorais l'éclat, l'utilité, l'appas,
Et la blâmais ainsi, ne la connaissant pas ;
Mais, depuis vos discours, mon cœur plein d'allégresse
A banni cette erreur avecque sa tristesse.
Clindor a trop bien fait.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

ALCANDRE

N'en croyez que vos yeux.

PRIDAMANT

Demain, pour ce sujet, j'abandonne ces lieux ;
Je vole vers Paris. Cependant, grand Alcandre,
Quelles grâces ici ne vous dois-je point rendre ?

ALCANDRE

Servir les gens d'honneur est mon plus grand désir.
J'ai pris ma récompense en vous faisant plaisir.
Adieu. Je suis content, puisque je vous vois l'être.

PRIDAMANT

Un si rare bienfait ne se peut reconnaître :
Mais, grand mage, du moins croyez qu'à l'avenir
Mon âme en gardera l'éternel souvenir.



CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

Analyse de François REGNAULT

ILLUSION

Il y a une différence, que je crois essentielle, entre la vision de la Renaissance et celle du XVII^e siècle au sujet de l'illusion.

La Renaissance peut croire que le monde entier est une illusion, ou plutôt un songe (Calderon : *La Vida es sueño* ; Shakespeare : « *We are such stuff as dreams are made on ; and our little life is rounded with a sleep* » [*Tempête*, IV, 1]).

Certes, dans la mesure où on est chrétien, ce qui est le cas de Calderon, qui est en outre prêtre (la foi de Shakespeare est un mystère), il faut comprendre que nous nous éveillerons à notre mort, ou d'entre les morts, de toute illusion trompeuse, mais que le monde, en attendant, est frappé, de néant, d'irréalité, de fantasme. D'où des métaphores constantes entre le monde et la scène : Calderon : *El gran Teatro del Mundo* ; Shakespeare : « *All the world's a stage.* » Faveur de l'alchimie (voir John Dee et les études de Frances Yates) : nous sommes le jouet du monde, peut-être à cause de la faute originelle.

Le XVII^e siècle, siècle de la science, cherche *les raisons* de nos illusions : elles viennent sans doute des sens (illusions d'optique, Descartes essentiel), ou des phénomènes de la nature (météores, nombreuses théories de l'arc-en-ciel : Descartes, Spinoza), ou de la société (mondanité mensongère), mais la science, ou la raison, ou la philosophie, doivent nous rendre capables de rectifier l'erreur. Dès lors illusion signifie bien : ce dont on est le jouet, et qu'on doit pouvoir dé-jouer .

« Illusion comique », pièce très exactement contemporaine du *Discours de la méthode* (1637, sans compter les Huygens que Corneille a comme amis communs avec Descartes et Spinoza !) signifie évidemment d'abord : illusion propre à la comédie, c'est-à-dire au théâtre, et désigne donc expressément l'illusion dont le magicien Alcandre fait Pridamant *le jouet* (illudere : jouer dans), et qu'il dé-joue pour finir : Pridamant est revenu de l'illusion, mais en même temps ravi que ce *n'*ait été *qu'*une illusion, mais aussi que *ç'*ait été une illusion. *L'Illusion comique*, comme ces titres qui sont le résumé d'une histoire, signifie : « comment Pridamant, père trop sévère, crut voir la vie de son fils en vrai, alors que c'était un effet de magie, mais en même temps, c'était vrai, sauf que c'était du théâtre, et, du même coup, comment fonctionne le théâtre ! »

On peut y retrouver la question de l'illusion des sens : Pridamant a cru voir..., comme nous croyons voir un bâton courbé dans l'eau, qui est droit si nous le tâtons.

Mais bien entendu Corneille va plus loin, et célèbre l'illusion qu'est le théâtre dans son ensemble (solution baroque et jésuite), par quoi le théâtre, grâce au principe de plaisir (avec crainte et terreur il va sans dire) nous fait éprouver des émotions proprement esthétiques (plutôt qu'une purgation morale des passions à laquelle il ne croit guère). Il ne pense pas que le monde soit une illusion, parce qu'en chrétien rationaliste (quasi-cartésien) il ne croit pas que Dieu veuille nous tromper. Mais il faut supposer qu'en intitulant ensuite sa pièce *L'Illusion* (tout court), il a en tête que l'illusion cesse d'être seulement théâtrale (problématique encore

trop baroque ?), mais qu'en vérité, elle concerne *la nature humaine*, et, par excellence, l'illusion amoureuse, la plus belle chose du monde, et pourtant celle qui fait le plus souffrir. C'est là du moins une hypothèse, quitte à trouver dans cette pièce d'autres arcanes.

P.S. Sur la caverne, la référence s'impose! Bien sûr, pour Platon, la philosophie fait sortir de la caverne, comme pour Corneille, peut-être, le théâtre (le bon, celui qu'il célèbre en 1635-6) fait aussi sortir du théâtre. Sur cette caverne, voir Marc Fumaroli : « Illusion et illumination », dans *Théâtre en Europe*, N°4, octobre 1984.

CERTITUDES DANS L'ILLUSION

Un père s'est montré trop sévère avec son fils, et son fils s'en est allé sans donner de nouvelles. Le père se repent de sa sévérité, mais comment retrouver ce fils « si maltraité » ? Voilà la fable de *l'Illusion comique* de Corneille, ou, si on veut, son sujet.

Cette pièce, tout à fait fascinante, même si elle se détache d'un ensemble, aujourd'hui bien étudié [1], de pièces de la même époque sur le théâtre, ne s'ouvre pas à toutes les interprétations. Ou du moins, elle suit un récit très organisé autour de la possibilité qu'un magicien offre à ce père de retrouver un jour ce fils, mais d'abord d'avoir des nouvelles de lui, à la fois de ce qui lui est arrivé et de ce qu'il est devenu. Or, il lui est arrivé toutes sortes d'aventures picaresques, et il est devenu comédien. Les aventures passées sont donc d'abord relatées par les discours d'Alcandre (récits), puis évoquées, montrées, dans l'ensemble, telles qu'elles se sont produites (premiers fantômes), tandis que ce qu'il est devenu à présent est aussi montré pour finir au père (seconds fantômes) ; sauf qu'il ne peut deviner la solution du *suspense* qui est maintenu jusqu'au bout : *le fils est devenu comédien*.

Les commentateurs se sont plu à remarquer que la partie aventureuse de la vie de ce fils, nommé Clindor, traverse tous les périls, toutes les embûches, tous les bonheurs et les malheurs d'une vie humaine, jusqu'à l'épreuve de la mort même, afin de parvenir à la solution « comique », ce qui veut dire « théâtrale » qui donne son sens au premier titre de la pièce : la dignité acquise par le fils est celle-là même que le théâtre vient d'acquérir tout récemment dans le Royaume où cela se passe, le Royaume de France sous Louis XIII, au moment même où le théâtre représente un enjeu à la fois social, éthique et politique.

Nous ne reprendrons pas ici les analyses les plus convaincantes qu'il convient de connaître. [2]

Nous voudrions seulement mettre au clair ce qu'il y a de plus certain dans la conduite de l'action, eu égard à la question de l'illusion théâtrale (comique) qu'elle traite de part en part, et notamment sur les procédés et les dispositifs mis en œuvre par le magicien pour satisfaire, tout en l'inquiétant, le désir du père.

Les procédés rhétoriques utilisés ont été exhaustivement relevés par Marc Fumaroli. Qu'en est-il du statut de cette magie plutôt blanche, grâce à laquelle, en ce siècle chrétien et assez rationaliste, on peut, pour la « conversion » de ce père et sa réconciliation avec son fils (c'est le père qui revient en un sens à son fils prodigue, à moins que ce ne soit plutôt l'histoire d'un « père prodigue »!), recourir à ces sortes de visions impossibles dans la réalité : la remontée dans le temps, le parcours instantané de l'espace ?

Ou, pour être plus précis, trois mirages ou illusions traversent les cinq actes de la pièce, qui devient du coup elle-même un immense *champ d'illusion*. Comme un champ magnétique.

1. D'abord, à l'acte 1, par un coup de baguette magique, la vision d'habits très riches fait croire à Pridamant, le malheureux père, que son fils mène la vie d'un Prince, ce dont Alcandre n'a garde de le détromper. Cet effet est introduit par « Ma baguette à la main, j'en ferai davantage ». Davantage que qui ? Que les « novices de l'art » à qui il faut « encens, mots inconnus, herbes, parfums, cérémonies ». A la pratique encombrée de ses prédécesseurs Alcandre oppose sa seule baguette, comme si à un culte constitué de rites, il avait substitué une religion purement spirituelle. En termes esthétiques, on dira qu'à la magie baroque du théâtre baroque, il a substitué la magie simple du théâtre classique, et à la multiplicité des rites, son unique baguette. Ce que cette baguette suscite dans cette scène, c'est surtout la vision immobile des précieux costumes. A la limite, on dirait que ce n'est pas très difficile, et qu'une main habile a pu les disposer ainsi sur la scène. Sauf qu'ils sont vraisemblablement intouchables, et qu'on s'exposerait à des accidents si on s'en approchait (mais ce n'est pas dit). On n'est encore qu'au seuil de la grotte. On nommera ce procédé des habits lumineux en se référant à des inventions modernes que Corneille ne connaissait évidemment pas, mais dont lui prêtons audacieusement l'intuition : par exemple, la projection d'une *diapositive* ! En relief, même, si on y tient.

2. Ensuite, Alcandre écarte Dorante, l'ami de Pridamant venu lui présenter ce père, et pénètre avec ce dernier dans sa grotte, laquelle protège celui qui y entre en compagnie du magicien à condition qu'il n'en sorte pas seul (cela est dit par deux fois) :

« De ma grotte surtout ne sortez qu'après moi.

Sinon, vous êtes mort... » [Acte II, scène 1]

« Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi :

Je vous le dis encore, il y va de la vie... » [Acte V, scène 1]

Le procédé consiste à montrer les actions passées de Clindor après ses aventures rocambolesques, lesquelles n'ont été que racontées, comme si c'était un film. C'est le procédé du *cinéma*, qui est présenté ainsi :

« Toutefois si votre âme était assez hardie,
Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,
Et tous ses accidents devant vous exprimés
Par des spectres pareils à des corps animés,
Il ne leur manquera ni geste, ni parole. » [I, 2]

On notera que, pour faire voir cela :

a) La baguette ne suffit plus, et qu'il faut être entré dans la grotte dangereuse (contaminante, comme radio-active).

b) Ce ne sont pas Clindor et ses amis qu'on va voir en chair et en os, puisque ce ne sont que des spectres, d'autant que le « vrai » Clindor vit en ce moment on ne sait où, et ne peut être à la fois ailleurs et ici, dans le temps présent et dans sa représentation passée. Les actions présentées aux actes II, III et IV ne sont donc qu'un film, mais on croira voir vraiment la vie

passée de Clindor et de ses amis tels qu'ils étaient, puisqu'il ne leur manquera « ni geste, ni parole ».

Entre parenthèses, le geste et la parole (la « voix ») sont les deux catégories qui résument l'art de l'acteur depuis Platon : « Celui qui s'assortit lui-même à un autre, soit pour l'intonation de la voix (*phônè*), soit pour l'apparence extérieure (*schèma*), nous disons qu'il « imite » cet autre. » [*République*, livre III, 393c].

c) Tout le film, qui occupe les actes II à IV se « projette » ici et maintenant, et se tient dans l'unité du temps de la représentation, et en son lieu même, et ne déroge donc que fictivement à la règle des trois unités. La preuve en est que, si on suppose que la rencontre de Dorante, de Pridamant et d'Alcandre s'est faite dans la matinée, ou dans la journée, Alcandre, avant d'écarter Dorante, ne manque pas de lui dire :

« Ce soir si bon lui semble

Il [Pridamant] vous apprendra tout quand vous serez ensemble. »

Comme le dit Corneille lui-même : « Tout cela cousu ensemble fait une Comédie dont l'action n'a pour durée que celle de sa représentation », conformément au principe qu'il réaffirmera dans ses *Discours*, que l'action théâtrale doit durer autant que la représentation (il dira même : « deux heures »), et ne pas changer le lieu théâtral. On y reviendra.

3. Avant l'acte V, petite pièce à elle toute seule sertie dans la grande (« Une Tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote et que j'ai tâché d'expliquer », dit Corneille), il faut rejoindre le lieu et le temps « réels » de Clindor, qui vient d'échapper à la prison et à la mort, mais le procédé de présentification à distance proposé par Alcandre semble plus redoutable que celui de la représentation du passé, comme si revoir des images du passé était moins difficile que de se transporter en un instant dans l'espace.

« Mais, puisqu'il faut passer à des effets plus beaux,

Rentrons pour évoquer des fantômes nouveaux :

Ceux que vous avez vus représenter de suite

A vos yeux étonnés leurs amours et leur fuite,

N'étant pas destinés aux hautes fonctions,

N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions. » [IV, 10]

Appelons ce procédé *télévision*, puisqu'il permet de voir de loin « en direct » Clindor et ses partenaires tels qu'ils agissent en ce moment, mais ailleurs (on ne sait pas encore où), loin de la grotte. On l'apprendra à la fin, ce qu'on voit se passe à Paris, alors que la scène où se trouvent Alcandre et Pridamant – le lieu de la grotte – se trouve à la « campagne », et se situe même « en Touraine » à partir de l'édition de 1644. (Pridamant, natif de Rennes comme Dorante ([I, 2, vers 97] dit qu'il a quitté la Bretagne pour venir « ici » [I, 1, vers 69-70]).

Or, cet effet plus beau, plus fort en tant qu'effet, est aussi l'effet supplémentaire que le théâtre comporte par rapport au récit ou au roman. Corneille pourra dire plus tard :

« Nous sommes gênés au théâtre, par le lieu, par le temps, et par les incommodités de la représentation. Le roman n'a aucune de ces contraintes. Il donne aux actions qu'il décrit tout le loisir qu'il leur faut pour arriver ; il place ceux qu'il fait parler, agir ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particulière ; il a pour cela tout un palais, toute une ville, tout un royaume, toute la terre où

les promener. » [3] Et pourtant, *L'Illusion comique* effectue le tour de force de nous montrer cette promenade en cent lieux divers, mais sous deux formes : d'abord les narrations d'Alcandre sur la vie de Clindor, et ensuite les visions de son passé, sans mention de lieux, mais non sans déplacements et fuites, dans les actes II, III et IV. Episodes qui relèvent en effet du récit romanesque ou du roman, le récit étant supposé éloigner quelque peu ce que le roman peut montrer de façon plus rapprochée, plus sensible.

Il conviendrait d'ailleurs de développer plus longuement cette dialectique du dire et du voir qui commande en profondeur l'organisation de la pièce, et dont les effets : *diapositive, cinéma, télévision*, font en quelque sorte contraste avec les *récits* (ce qu'on appelle aussi « narrations » au XVIIe siècle). Contrairement à une thèse qui, lorsqu'elle devient exclusive, se révèle fautive, le théâtre classique n'est pas un « théâtre de texte », au sens où cette catégorie fera fureur dans les années soixante du XXe siècle, et que seraient supposées confirmer les dramaturgies de Beckett, de Marguerite Duras et de Nathalie Sarraute, avec ce qui s'en est souvent conclu de façon abusive (dire sans jouer, la diction avant tout, « dire Racine », etc.), jusqu'à engendrer un certain goût pour la pure profération, où une sorte de révolte contre la convention du jeu, les prestiges de la mise en scène et la prostitution spectaculaire, a finalement rejoint l'académisme le plus stérile de la tradition française. Non, pour Corneille, le théâtre préserve son étymologie grecque, qui consiste à regarder, à voir (*theaîn, theatron*).

Aussi bien Alcandre prend-il beaucoup de soins de dire au malheureux père qu'il va d'abord lui *dire*, lui *raconter* les premières actions de Clindor (les moins défendables), avec tout ce que cela suppose de risque de lourdeur, avant de les lui *montrer*, de lui *faire voir* les actions plus glorieuses qui ont suivi (je souligne à dessein les mots qui induisent cette dialectique) :

« C'est peu de vous le *dire*, en faveur de Dorante,
Je veux vous *faire voir* sa fortune éclatante. » [I, 2]

Suit la vue des habits en parade.

« Je vais de ses amours
« Et de tous ses hasards vous *faire le discours*. » [I, 2]
« Sous une *illusion* vous pourriez *voir* sa vie,
Et tous ses accidents devant vous *exprimés*
Par des spectres pareils à des corps animés,
Il ne leur manquera *ni geste, ni parole*. » [I, 2]

Suivent les actions honteuses :

« Et je serais marri d'*exposer* sa misère
En *spectacle* à des yeux autres que ceux d'un père. » [I, 3]
« Sans vous *faire rien voir*, je vous en fais *un conte*
Dont le peu de longueur épargne votre honte... » [I, 3]
« Lorsque de ses amours vous aurez *vu* l'histoire,
Je vous le veux *montrer* plein d'éclat et de gloire... » [I, 3]

Suivent les recommandations sur l'attitude à observer devant les visions qui vont être évoquées : « *Voyez* tout sans rien dire », « ...les spectres parlants qu'il faut vous *faire voir*. »... « Faites-lui du silence et l'*écoutez parler* ». [I, 3]

De même, au cours de la « projection » des actions passées : « Vous le *verrez* bientôt heureux en ses amours. » [III, 11]

Enfin l'annonce de la vision directe, contemporaine (la « télévision »), citée plus haut, avec une prétération quant au discours :

« *Je ne vous dirai point* le cours de leurs voyages... »

« Il suffit d'avoir *vu* comme ils se sont sauvés

Et que sans vous en *faire une histoire* importune,

Je vous les *vais montrer* en leur haute fortune. » (IV, 10)

Mais enfin, la mort en direct est l'effet le plus saisissant, épouvantable, et Pridamant serait dans le cas de ne pas pouvoir s'en remettre, d'autant qu'Alcandre en rajoute sur sa douleur et lui fait subir une sorte d'exercice spirituel qui confine au chantage :

« Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,

Et, *pour les redoubler, voyez* ses funérailles. » [V, 6]

Mais au moment où Pridamant convaincu de la mort de son fils, veut le suivre dans la mort, vient la vision salvatrice qui se substitue aux funérailles, c'est l'indication « On tire un rideau et *on voit* tous les Comédiens qui partagent leur argent. » [V, 6] Et donc, d'un même mouvement, au moment où on croirait retomber de son haut, de la mort d'un homme dans une vulgaire tractation de saltimbanques, on entend aussitôt dans le même instant de la bouche d'Alcandre l'éloge du théâtre, de sa pratique, de son art et de ses vertus éthiques et politiques : l'oraison funèbre attendue se transforme soudain en apologie, en panégyrique du théâtre !

La magie d'Alcandre a donc ici atteint son comble : bien entendu, ce ne sont que des fantômes ou des spectres (les deux mots sont équivalents dans la pièce, puisqu'à propos des épisodes de « cinéma », Corneille dit aussi bien : « des *spectres* pareils à des corps animés » que :

« Voyez ici paraître,

Sous deux *fantômes* vains, votre fils et son Maître. » [II, 1]

Mais autant on pourrait imaginer que des automates aient été réglés pour reproduire tous les faits et gestes passés de Clindor et de ses amis, autant il pouvait apparaître inconcevable qu'on puisse voir d'ici même Clindor grandeur nature en train de faire exactement ce qu'il fait à cent lieues. Aussi bien ce qu'on voit dans cette grotte n'est-il encore que fantômes, comme si des machines subtiles y reproduisaient les actions de Clindor à distance.

Bien entendu, en ce siècle de la mécanique cartésienne (Descartes, Huygens et bien d'autres), on peut concevoir, au moins par une *expérience de pensée*, des machines assez sophistiquées pour réaliser tous ces effets. Reste que Corneille ne va pas trop dans ce sens, laisse le spectateur libre de rêver, comme Léonard de Vinci, à des machines inédites, et se contente d'alléguer une magie supérieure, moins encombrée de brumes et de fumées que de visions claires et distinctes, maîtrisant l'espace et le temps. C'est ce que le premier vers annonce, ou plutôt le premier vers de la seconde version de la pièce :

« Ce Mage qui d'un Mot renverse la nature... »

Car le premier vers de la première version disait

« Ce grand Mage dont l'art commande à la nature... »

Je dois à Jean-Claude Milner un commentaire qu'il fait de ce changement, dont j'extrais ce passage : « Dans la version de 1660, il n'est plus question de « commander », mais de « renverser » ; il n'est plus question d'art, mais de mot. [...] Dorante annonce un Mage qui

ne prétend pas faire de miracle du tout. Pourquoi le changement ? Je supposerai volontiers une raison politique et religieuse : l'Église condamne ces pratiques ; le gouvernement de Louis XIV aussi (d'autant qu'il y croit ; voir l'affaire des Poisons, des messes noires, etc.). [...] Mais je supposerai aussi une raison esthétique : Corneille consent à sa propre pièce ; on le perçoit dans son examen. Mais il ne souhaite pas en rajouter : même pour faire semblant, il ne faut pas laisser entendre que les lois fondamentales de la nature puissent ne pas être respectées ; on ne commande pas à la nature ; on peut tout au plus la renverser, mais au sens où les miroirs peuvent renverser ou même faire apparaître des objets là où ils ne sont pas. » [4]

De ces considérations, plusieurs commentateurs ont déduit que ce ne peuvent être les mêmes acteurs qui jouent la partie cinéma et la partie télévision. « C'est prendre trop de soin », pour parler comme au XVII^e siècle. On peut en effet vouloir distinguer non seulement les corps réels qui vont incarner le passé de Clindor aux actes II, III et IV des corps réels qui vont jouer les personnages de la tragédie jouée par Clindor au 5^{ème} acte, et qui sont des *personnages* avec des noms différents. On peut donc choisir de ne voir Clindor que dans la partie cinéma, puisqu'il s'agit de ses aventures à lui, cependant que dans le cinquième acte, il s'agit du personnage qui joue des actions qui ne lui arrivent plus à lui-même, *encore qu'elles ressemblent aux siennes* (Car Corneille a tout prévu : « Clindor et Isabelle, dit-il, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur, et semble en être la suite. »). Mais on peut à l'inverse faire jouer à un autre acteur le passé de Clindor, et voir le vrai Clindor devenu acteur jouer pour nous en personne le personnage du cinquième acte. On pourrait aussi supposer qu'on ne voie jamais le vrai Clindor, mais seulement des fantômes d'un bout à l'autre, hypothèse extrême, forçant l'idée que l'acteur n'est pas son personnage !

En vérité, toutes ces solutions ingénieuses manqueraient le point principal, à savoir qu'il s'agit dans cette pièce de l'illusion « comique », celle qui est propre au théâtre, et qu'il suffit que le même acteur joue à la fois son passé et lui-même, son présent et ses personnages, son histoire ou celle d'un autre. Corneille applique là ce qu'on appellerait dans la logique mathématique un « axiome de réductibilité », consistant à *écraser* en un seul niveau toutes les strates (tous les « types » au sens de Russell) étagées les unes sur les autres. C'est la *crase* théâtrale par excellence. En réalité, Alcandre n'a rien fait que laisser advenir le théâtre, qui, magie suprême, peut évoquer à la fois les fantômes et les êtres réels, les vivants et les morts, le passé et le présent, l'ici et l'ailleurs, les hommes et les personnages qu'ils jouent, comme si vivre, jouer, jouer qu'on vit et jouer qu'on joue revenaient au même. Contrairement à ce qu'un vain peuple brechtien pense, au XVII^e siècle, n'y a pas de second degré, et il faut aller jusqu'à dire qu'*au théâtre, il n'y a jamais de second degré* !

Cela se marque d'ailleurs au soin que Corneille prend d'identifier *en droit* l'action et sa représentation : « Je souhaiterais, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures, et que ce qu'on fait voir sur un théâtre qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre, ou dans une salle, selon le choix qu'on en aurait fait. »[5] Par exemple, ici, une grotte, qui est aussi : le théâtre (la scène), puisque tout ce qu'on y voit y est suscité par le Magicien, mais c'est aussi bien la scène où les acteurs jouent. Certes, la différence demeure, comme le dit d'ailleurs Alcandre, entre l'acteur et son personnage : les personnages se battent et se tuent :

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

L'Illusion comique

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

« Leurs vers font leur combat, leur mort suit leurs paroles », mais les acteurs « se trouvent à la fin amis comme devant. » [V,6] Cependant, cette différence n'est pas un problème, mais la définition même du théâtre. Rien en droit qui doive ouvrir ici à la problématique de l'acteur moderne, obligé de « construire » son personnage (Stanislavski), de le « trouver » (Pirandello), de le « désincarner » (Jouvet), etc. Même dans le *Saint-Genet comédien et martyr* de Rotrou, d'ailleurs, qui date de 1644*, la différence est que le comédien joue une fiction tandis que le chrétien joue la vérité, mais c'est le *contenu* qui décide plus que le sujet lui-même. Ou, si on veut, l'homme est divisé, le comédien aussi, mais ce n'est pas par un abîme. Sans doute parce que le concept de nature (jouer est une activité naturelle selon Aristote, et donc le Théâtre, selon Corneille, est hautement naturel, moral et social) contribue à exclure une problématique trop nietzschéenne (celle des masques à l'infini).[6]

Telle est bien la leçon de l'illusion selon Corneille, qui se borne donc à appeler sa pièce *L'Illusion* dans sa seconde version, non pas parce que l'illusion aurait envahi toute la réalité, mais parce que l'illusion en un seul mot implique aussi automatiquement l'illusion du théâtre : Comme le suppose Jean-Claude Milner : « ... J'accorde une grande importance au fait que Corneille ait fini par intituler sa pièce *L'Illusion*, sans préciser « comique ». Cela veut dire que « comique », au sens où Couton l'interprète « qui concerne des comédiens » n'ajoute rien ; le fait qu'il s'agisse de comédiens et plus généralement de théâtre, est inclus dans le seul mot « illusion ». Le vers 1 de 1660 explique le titre et sera lui-même expliqué par la fin : le Mage qui d'un mot renverse la Nature (mais comme un miroir), c'est l'homme du Théâtre. » [4]

Mais alors, où est la valeur éthique du théâtre ?

Il faut supposer – ultime hypothèse – que parce que le théâtre est l'art par excellence de la présentification, de l'ici et du maintenant, l'art qui évoque et conjure à la fois tous les vains fantômes, il est la magie morale la plus blanche, la plus pure, la moins dangereuse, et que la seule contamination « radio-active » que la grotte d'Alcandre puisse opérer est celle de la *catharsis*.

Tout au long de la pièce, à des fins cathartiques, Alcandre à *menti* à Pridamant, en lui faisant croire que Clindor devenait noble, avait le train d'un Prince, était devenu Prince lui-même, etc. Il a menti, mais c'était pour la bonne cause, celle du théâtre, il n'a ni plus ni moins menti que le théâtre lui-même dont la fiction effectue, au-delà ou en-deçà des castes sociales, des « états », l'égalité des sujets devant la scène. Non pas qu'entre un Prince réel et un Prince de théâtre, la différence soit nulle – cela, ce serait la vision renaissante, shakespearienne : on connaît la parabole du berger qui rêve chaque nuit qu'il est roi et qui est aussi heureux que le roi qui rêve chaque nuit qu'il est berger ; tous les états se valent alors et la vie est un songe.[7] Non, il ne s'agit pas de cela : il s'agit que le théâtre effectue sur les âmes le même effet de moralité, de hauteur, d'*élévation*, qu'on soit citoyen, prince ou acteur – homme en un mot – dont lui seul est capable, par ses moyens spécifiques, par son dire et par son voir, et à condition qu'il vise au plaisir naturel du spectateur, qu'il soit reconnu par l'Etat à sa juste valeur, et qu'il soit rétribué en conséquence, ce que n'obtiennent pas ni la farce du Pont-Neuf, ni le théâtre ambulant, ni le théâtre baroque.

Du fait même qu'un tel art existe, fasse partie de la nature humaine, puisse affecter sans la corrompre une « âme naturellement chrétienne », donc capable de sentiments et de raison, il effectue son action singulière d'illusion, qui serait funeste si on la confondait avec la réalité, mais qui autorise exactement cette confusion spécifique qui suffit à la distinguer de la réalité. Elle est elle-même l'agent de sa propre disparition.

La vie n'est pas un songe, c'est le théâtre qui est vrai.

François Regnault.

[1] Georges Forestier, *Le théâtre dans le théâtre*, Champion,*

[2] Entre autres : « Rhétorique et dramaturgie dans *L'Illusion comique* de Corneille », *XVIIe siècle*, Année 1968, N°80-81 (dont un extrait repris dans le programme de *L'Illusion*, mise en scène de Giorgio Strehler, 1984). « Illusion et illumination », dans *Théâtre en Europe*, N°4, octobre 1984., *L'Illusion comique*, Nouveaux classiques Larousse, 1970.

[3] *Discours sur la tragédie*, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome III, p.162.

[4] Lettre personnelle à Brigitte Jaques-Wajeman. Dans son article de *Théâtre en Europe* (voir note 2), Marc Fumaroli définit d'ailleurs Alcandre comme « Maître des Miroirs », et il utilise même à son propos des visions qu'il organise les expressions de « montages » et de « cadrages ».

[5] *Discours des trois unités*, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome III, p.187.

[6] En revanche, il serait peut-être amusant de rapprocher la problématique des fantômes et des spectres du *Théâtre et son double* d'Artaud, comme si Corneille, dans sa parabole, n'en était pas loin :

« Pour se servir de son affectivité comme le lutteur utilise sa musculature, il faut voir l'être humain comme un Double, comme le Kha des Embaumés de l'Égypte, comme un spectre perpétuel où rayonnent les forces de l'affectivité.

« Spectre plastique et jamais achevé dont l'acteur vrai singe les formes, auquel il impose les formes et l'image de sa sensibilité.

« C'est sur ce double que le théâtre influe, cette effigie spectacle qu'il modèle, et comme tous les spectres ce double a le souvenir long... » (Artaud, *Le théâtre et son double*, « un athlétisme affectif »). Ne voit-on pas en effet le Kha de Clindor et des autres sur la scène suscités par le thaumaturge ? Et qu'est-ce qui est premier, du double ou du singe ? Artaud suppose une interaction entre les deux.

[7] C'est pourquoi on peut s'inscrire en faux contre la tentative de faire de *L'Illusion comique* un pièce baroque, ou *principalement* baroque comme le suggère par exemple en partie Bernard Dort dans la fin de son analyse : « Une vis sans fin ou le Vertige de *L'Illusion* » et surtout Anne Richard dans la sienne, d'ailleurs inspirante, « *L'Illusion* de Corneille et le baroque », reprise dans le Programme cité plus haut (note 2) : « La vie est une illusion », « le monde renversé », « la réalité n'est faite que de mensonge », etc.

Les baroquises se laissent d'ailleurs prendre au contenu baroque, nocturne, de la pièce, cependant que d'autres sont plus sensibles à sa structure (à son cadre). Le « monstre » oscille-t-il entre deux esthétiques ? Peut-être est-ce ce que Corneille vise quand il appelle sa pièce « un étrange monstre » : monstre – chimère – en ce qu'elle oscillerait entre deux

esthétiques. « Etrange » ne signifie-t-il pas d'ailleurs que ce monstre n'est pas comme les autres, sinon ce serait un pléonasme ? Je crois plutôt que le cadre (du) classicisme vient fixer (dans tous les sens du mot) la peinture (du) baroque. *Le Cid*, qui suit *L'Illusion*, pose dans toute son ampleur la question des trois unités, et sa Querelle en est la preuve. Mais les problèmes du *Cid* ne sont que des problèmes d'accommodements (avec l'Académie, comme Tartuffe avec le Ciel), ou d'accommodation (au sens optique, avec l'espace unifié par exemple), dans la mesure où *L'Illusion comique* aura suscité l'équivoque entre les deux esthétiques, mais pour finalement la *dissiper*. Lorsque Corneille la juge par après, il est, dirons-nous, passé de l'autre côté. Le mal qu'il peut en dire est inoffensif. D'autant plus que ce saut mémorable, il en est à la fois l'instigateur et le champion.
